

LIVRES

NOUVELLES

Hanan El-Cheikh

Le cimetière des rêves

Nouvelles traduites

de l'arabe (Liban)

par Yves Gonzalez-Quijano

Actes Sud. 2000. 224 p..

109 F

➤ Ces nouvelles – seize au total – nous amènent en différents lieux du monde arabe, à Beyrouth, dans les pays du Golfe, en ville, dans le désert..., à la rencontre d'une multitude d'univers féminins. Ce n'est pas la première fois que l'auteur s'attelle à explorer ainsi la condition féminine, et ce recueil, d'une certaine manière, fait suite à des romans comme *Femmes de sable et de myrrhe*, qui fut publié par le même éditeur en 1992.

La première nouvelle, *Le cimetière des rêves*, porte sur l'articulation des statuts : la narratrice, une jeune fille, est en passe de devenir une épouse et est déjà perçue comme une future mère, alors qu'elle n'est encore que fiancée. Cet état intermédiaire, où l'union projetée détermine la relation en même temps qu'elle n'est formellement qu'hypothétique, est exprimé à travers les états d'âme

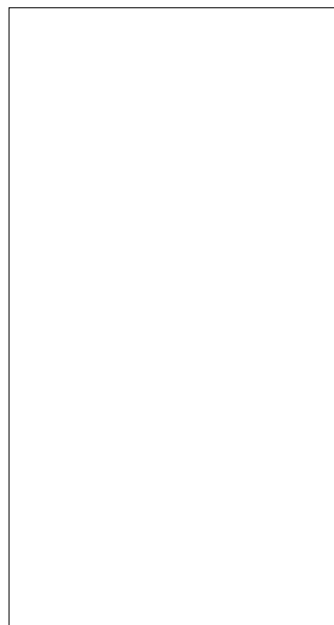


qui assaillent la fiancée dans le cimetière où sa belle-famille se rend rituellement tous les ans. L'avenir n'est presque plus rêvé tant il semble cadencé. C'est la gestation du couple, ici dans les ajustements qu'appellent les relations à la belle-famille, qui est au centre de cette histoire. Une histoire où la fiancée s'approprie pleinement le flottement relatif qu'autorise le temps des fiançailles, avec, de par la confrontation aux "traditions", un renversement inattendu.

Au fil des nouvelles, divers supports sont utilisés pour explorer les contraintes que vivent certaines femmes : la folie, qui devient un stratagème pour se dégager d'un mariage insupportable, ou encore, mais de façon moins convaincante, le désert, qui s'offre comme un espace – là aussi – de flottement pour dire le vide, l'ennui et le repli dans le rêve. Le paysage relationnel ainsi esquissé nous offre un ensemble de points d'appui pour ressentir ces univers féminins : depuis les rapports à la belle-mère, jusqu'à la condition de la célibataire obligée qui en passe par "la foire aux mariées", nous donnant à voir une banalisation de l'élan amoureux et son ins-

cription dans le quotidien. L'auteur a parfois de belles astuces pour nous faire ressentir une sorte d'ivresse de l'absolu ou, au contraire, les âpres difficultés qui naissent de certaines situations, comme la constitution d'un couple mixte et ses retombées en termes religieux. Ailleurs, c'est la répudiation qui, en tant que crainte de l'avenir, sert à mieux aborder la polygamie. Bref, on découvre dans ces nouvelles les ingrédients de quelques statuts féminins et de rituels, et tout l'intérêt réside sans doute dans les basculements qui montrent que ce sont des contraintes importantes, mais que la vie ne s'y réduit pas.

Abdelhafid Hammouche



Abdelkader Djemaï

**Dites-leur de me laisser
passer, et autres nouvelles**

Michalon, 2000.

164 p., 80 F

➤ Après quatre romans et un essai consacré à Camus⁽¹⁾, Abdelkader Djemaï publie son premier recueil de nouvelles. Ce nouveau genre ne surprendra sans doute pas le lecteur habitué à la concision de l'écrivain oranais. Djemaï est un malicieux. Son ton, son style sont à bien des égards atypiques dans la littérature algérienne des années quatre-vingt-dix. Il est le seul à pouvoir décrire les pires horreurs, sans jamais se départir d'un ton serein. Imperturbable, la phrase coule, harmonieuse et dégraissée. Avec distance, voire une indifférence feinte, A. Djemaï rapporte l'absurdité tragique de la condition humaine.

L'Algérie sert de toile de fond à la plupart des quinze nouvelles de ce recueil. Les violences des dernières années hantent toujours la plume de l'écrivain. *Côté jardin* raconte la fin tragique d'un auteur de théâtre et metteur en scène, refroidi par un commando de tueurs alors qu'il peaufine une scène d'amour. *Les prunes* brossent les fatales vicissitudes d'un poseur de bombe indisposé par une consommation excessive de ces fruits. *Une drôle de tête* rapporte les déboires et les sueurs froides d'un chauffeur de taxi qui croit transporter, dans un sac laissé en gage de bonne foi par un client désargenté, la tête d'un riche commerçant décapité le matin même.

Avec *Les chevilles*, Abdelkader Djemaï revient sur un thème présent dans nombre de ses romans, celui de la décomposition, de la décadence de la ville. L'Algérie, encore et toujours, mais cette fois l'écrivain s'attarde sur des maux endémiques qui rongent le pays et ses hommes. L'absurde machisme aux conséquences tragiques, dans *La guêpe* ; la sexualité, dans *Une certaine hauteur*, avec son lot de frustrations, de crainte et de honte qui ne trouvent pour

expédient que le refuge dans une religion hostile à la gent féminine ; la suspicion, dans *L'accident*, où un banal accident de la circulation devient une intrigue politique où baigneraient différents clans du pouvoir. Suspicion toujours avec *Chers frères*, chères sœurs, pastiche d'une lettre de remerciement pour l'invitation adressée par les organisateurs d'un congrès politique à... un défunt ! Quand la mémoire algérienne a des ratés...

Dans *Dites-leur de me laisser passer*, la nouvelle éponyme de ce recueil, A. Djemaï se glisse dans la peau d'un candidat à l'émigration clandestine ; placé à distance d'un poste frontière, l'homme attend la nuit pour tenter sa chance. *La balade* permet à l'auteur de promener son œil mi-ironique, mi-malicieux sur l'exil et le regard teinté d'exotisme que l'on pose sur ce qui vient d'ailleurs. Enfin, *La fugue* est la plus longue et peut-être la plus imaginative de ces nouvelles. A. Djemaï y fait, dans une certaine mesure, plus fort qu'Amélie Nothomb. Il remonte dans les souvenirs d'une petite fille âgée de seulement quelques heures.

Après ses trois premiers romans qui forment un triptyque, A. Djemaï s'extrait, du moins sur un plan littéraire, du drame algérien. Il renouvelle le genre et n'entend pas confiner ses écrits

aux dix dernières années de ce pays. Le mouvement est perceptible chez d'autres auteurs algériens. Les thèmes s'enrichissent, la prise de distance permet des approches innovantes, des tonalités autres. L'écrivain tend à se transformer en romancier. À ce jeu, A. Djemaï a des atouts certains et maîtrise de mieux en mieux son sujet, comme le montre ce recueil.

Mustapha Harzoune

1)- Édités chez Michalon et chez Gallimard. Cf. *Un été de cendres et Camus à Oran*, H&M n° 1194 ; *Sable rouge*, H&M n° 1207, et 31, rue de l'Aigle, H&M n° 1215

Écrivains/Sans-papiers

Nouvelles

Éd. Bérénice, 2000.

231 p., 100 F

➤ Sauf erreur, les sans-papiers ont inspiré bien peu de textes littéraires. Récemment, le livre du marocain Mahi Binebine, *Cannibales* (1999), a fait exception (voir H&M n° 1224). C'est dire si la présente initiative de publier trente-quatre nouvelles sur le sujet mérite l'attention. Et si, pour reprendre Hamlet, il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que la philosophie d'Horatio en puisse rêver, osons dire qu'il y a plus de vérités et d'informations dans ces nouvelles que bien des controverses ou des publications savantes, utiles mais par trop abstraites, en puissent à leur tour rêver.

La qualité première de ce recueil est de (ré)introduire la dimension humaine au cœur de cette aventure migratoire souvent tragique. Côté informations, le lecteur finit par tout savoir : le déracinement et les déchirements familiaux, l'espoir aussi de fuir, qui la misère, qui l'oppression, les filières de passeurs, l'attente, l'incertitude, la dépossession de soi, l'argent qu'il faut fournir sans garantie aucune, la faim, le froid, le manque de sommeil, les douleurs physiques qui s'ajoutent aux souffrances morales. Il faut, de plus, compter avec les passeurs véreux qui, après avoir empoché l'argent, vous abandonnent dans la nature, ou avec ces filières qui se chargent de placer leurs "clients" auprès d'entrepreneurs qui les réduisent à la condition d'esclave.

Reste enfin le risque de se faire prendre par la police. Ceux qui réussissent à passer la frontière ne sont pas au bout de leurs peines. De ce côté-ci, la dépossession de soi se poursuit, s'accroît même au point que le corps se décompose, partie par partie, jusqu'à la mutilation ; la peur d'être victime d'un contrôle de "non-identité" ou du racisme oblige à être en permanence sur le qui-vive ; fragi-



lisés, ces hommes et ces femmes sont à la merci des rentiers du système, propriétaires d'appartements et autres entrepreneurs-exploiteurs, quand ce n'est pas la terrible descente aux enfers de la prostitution des filles mères abandonnées. Le tableau ne serait pas complet sans l'évocation du rapport avec l'administration ou la police, et jusqu'aux conséquences de la nouvelle législation en matière de régularisation. Tout y est, rien ne manque, pas même la question culturelle du rapport à l'Autre.

Il ne faut pas pour autant en déduire que le tableau est noir et trop militant. Côté littérature, la majorité des nouvelles ici présentées brillent autant par leur contenu informatif que par leurs qualités stylistiques et romanesques. De ce point de vue, nombre de trouvailles réjouissent le lecteur. Ainsi, ces sans-



N° 1228 - Novembre-décembre 2000 - **144**

.....
PUB
.....

papiers qui entreprennent de démolir les trottoirs parce que la terre pourrit sous le béton (J.-P. Bernède), ou la rencontre de deux enfants sans papiers avec Zidane et Ronaldo sur la pelouse de la finale de la Coupe du monde de football (D. Daeninckx). Et cette petite perle d'humour qui montre comment Achille, un frêle Zaïrois s'exprimant dans un français du XVII^e siècle, et Mikhaïl, un malabar russe, ancien instructeur des forces spéciales de la marine soviétique, s'extraient des griffes des "archers du royaume des lys" (F. H. Fajardie).

De dépossession de soi, il en est question chez P. Hérault, dans le calepin d'un sans-papiers retrouvé sur un banc d'un square, ou chez A. Kalouaz, dont le personnage aura usurpé pendant quinze ans l'identité d'un autre. Humour aussi, avec G. Mazuir et son héros embarqué malgré lui dans la lutte des sans-papiers, et dont les capacités à courir et à semer la police française le conduisent à représenter la France au sein de la Fédération française d'athlétisme. A. de Montjoie brosse un autre scénario, selon lequel l'expulsion des sans-papiers et autres immigrés laisse le pays en proie à un lent et inexorable dessèchement. L'appauvrissement sera non seulement économique, mais aussi social et humain. V. Staraselski fait se

rencontrer le temps d'un contrôle, sous le faible éclairage d'un réverbère et à la lumière de la philosophie, un flic et une prostituée sans papiers... Un livre riche et dense qui, malgré le tableau souvent sombre d'une triste réalité, parvient à ne pas désespérer le lecteur des hommes et de nos concitoyens.

M. H.

ROMANS

Salah Guemriche

L'homme de la première phrase

Rivages. 2000. 198 p., 52 F

➤ Après son roman historique sur la bataille de Poitiers, *Un amour de djihad*, paru en 1995 (voir *H&M* n° 1195), Salah Guemriche revient à la littérature dans un genre bien différent : le roman policier. Le style, parfois ampoulé, ne manque toutefois pas d'un certain charme pour le lecteur qui accepte de se cramponner aux wagons d'érudition et de curiosité de l'auteur. Il faut dire que comparé au précédent ouvrage – mais autre temps, autre langue –, il s'est ici allégé, sans pour autant perdre de son intérêt. Il y a gagné en rapidité et sa plume sait se faire assassine. Ce qui ne manque pas de stimuler, et même de ravir. Youssef, réfugié politique algérien, publie un premier roman, intitulé *Le roman de la pre-*

mière phrase. Bien malgré lui, il se retrouve au centre d'une sombre machination où une frange de l'extrême droite française s'acoquine avec des islamistes purs et durs. Le mélange "crânes rasés, Têtes noires et Piqués-de-la-sourate" est explosif : intimidations, attentats, meurtres... Youssef aurait intérêt à se mettre au vert du côté de Castelnaudary, chez Madame Soulet, une amie restauratrice à Paris. Échappera-t-il pour autant à une fatwa qui le condamne, lui, l'auteur du *Roman de la première phrase* ? Rien n'est moins sûr...

Tout pourrait être bien ficelé. Relations amoureuses, énigmes savantes, rebondissements inattendus, violences et frayeurs garanties alimentent judicieusement l'intrigue. Et pourtant, le scénario paraît quelque peu artificiel, comme si, *in fine*, Salah Guemriche écrivait cette histoire d'abord et avant tout pour parler d'autre chose. De ce point de vue, plus qu'une énigme policière, *L'homme de la première phrase* est une plongée dans le "Paris algérien" des années quatre-vingt-dix, et l'occasion pour l'auteur de brocarder quelques personnalités médiatiques, le tout sur fond d'actualités algériennes.

Sur ce registre, l'auteur – du moins Youssef – ne fait pas dans la dentelle et ne verse pas dans le lieu commun de la bonne

conscience pour fustiger, “*les intellos humanitaires associés, la tchi-tchi de l’exil ou les Rushdie du dimanche*”. Côté littéraire, Youssef n’est pas dupe : “*Désolation ! Une littérature de désolation [...], voilà ce que la presse beni-oui-oui attend de nous, sous prétexte que le pays se fissure. Et que la désolation appelle la compassion...*”

De même, Dalila, une avocate vitriolée par les islamistes, jette à la face d’un cercle d’intellectuels algériens ces mots impitoyables de lucidité et en partie injustes : “*Ainsi vous allez pouvoir concocter de ces œuvres qui vont faire trembler les maquis intégristes ! Seulement vous avez intérêt à vous faire briefer par les réfugiés de la première vague. Demandez-leur donc comment ils ont fini, pour survivre, par se recycler dans des emplois de proximité. Bien sûr, il y a les exceptions, il y a nos VRP de l’exil... Mais puisque nous sommes là, entre nous, et non sur un plateau de télé, dites-moi honnêtement : combien de ceux qui ont fui la menace islamiste pourraient se targuer d’avoir représenté, eux, une quelconque menace pour la société des émirs ?*”

Au centre des préoccupations de Salah Guemriche figurent l’exil et son cortège de petites mais aussi de grandeurs. Il

n’abandonne pas non plus ce qui était au cœur d’*Un amour de djihad* : son credo humaniste. C’est d’ailleurs “*à la mémoire d’un juste*”, Tahar Djaout, qu’il dédie ce livre. À ce propos, si Youssef est condamné par les islamistes, c’est pour la première phrase de son livre, “*sa*” première phrase : “*Au commencement était le Verbe, et le Verbe s’est fait taire.*”

M. H.

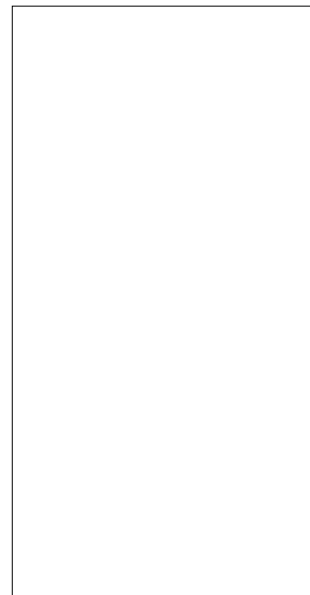
Tassadit Imache

Presque un frère :
conte du temps présent
Actes Sud. 2000.
147 p., 99 F

➤ Le monde de Tassadit Imache est un monde sans concession, âpre. Son parti pris est évident : décrire les laissés-pour-compte. Qu’ils soient marginalisés culturellement ou socialement, ses personnages subissent relégation et exclusion. Avant même de venir au monde, ils héritent des tares d’une famille, des dysfonctionnements d’une société, des ratés de l’Histoire. Dans *Presque un frère*, Tassadit Imache enfonce le clou, travaille la plaie avec une précision de chirurgien, appuie là où cela fait mal, quitte à choquer. Les “*Terrains*” vont-ils définitivement se détacher de la ville ? L’espace délimité, circonscrit, est le territoire des jeunes regroupé au sein du “*Troupeau*”

et du “*bétail affolé par le manque d’air, l’isolement*”. La description des lieux et des personnages est abrupte. Le sordide règne. Pas de pleurnicherie ni de volonté d’émouvoir pourtant. Le texte est brut, brutal et dur. Le récit n’est jamais factice. Il est construit sur un mode polyphonique, sa structure est éclatée. Ici, le gris domine, dilue les perspectives et étouffe les existences. Le brouillard est partout, jusque dans les têtes.

Le banal quotidien d’une cité : les boîtes aux lettres cassées, les jeunes et leurs molosses aux crocs dissuasifs, les voitures volées ou endommagées, l’urine pestilentielle des chiens et la saleté qui obligent par endroits à se bouger le nez, le chômage, l’alcool et les trafics divers... Pour se donner bonne conscience, les “*Autres*”, dépensent de temps à autre de l’argent ou



dépêchent quelques universitaires “spécialistes” aux “Terrains”. Mais les gens des cités ne sont pas dupes : “S’ils croient là-haut, dans les bureaux, que c’est en envoyant un type frapper à nos portes pour noircir gratuitement des cases sous notre nez, que nous, les z’anonymes, nous aurons un jour l’envie de repayer les impôts.”

Bruno, le nouveau responsable de la sécurité du supermarché, est étranger aux “Terrains”. Abandonné par son père, le “bâtard” a été placé chez les jésuites entre six ans et dix-huit ans, de sorte que pour lui, sa mère est une étrangère. Bruno attend “celle qui le ressuscitera”. Serait-ce Sabrina, la nouvelle employée du supermarché ? Voire. Tant de choses séparent le mystérieux garçon, lesté d’un lourd secret, de Sabrina. Sur la carte de la vie, ils ne sont pas du même côté. Elle est une enfant des “Terrains”. Famille nombreuse et déstructurée. Mère française, père algérien : c’est une “cinquante-cinquante”. Comme Pascal, dont le père, M. Berkani (“noir”, en kabyle) et la mère, Mme Blanchard, finissent leur vie dans les cris et l’agression. L’union des contraires, les couples mixtes finissent mal dans cet univers. Il y a aussi E’dy, dont le prénom, connu seulement de Sabrina et de Pascal, est en fait “Lumière

de la religion”, Nourredine. C’est le copain d’enfance, celui avec qui l’on partage quelques codes culturels. Le premier amour aussi.

La crudité des descriptions chez T. Imache opère tous azimuts : la misère des isolés, la détresse psychologique des plus faibles, la bonne conscience des agents du système. Elle ne prend pas de gants pour accuser, via Sabrina – dont l’autre nom est Zoubida –, le racisme d’une partie de la société : “Comment expliquer ça à mes frères : vos sœurs les font bander et leur percent le cœur. [...] Mais vous les garçons, ils vous laisseront toujours dehors ou ils vous feront enfermer. Ils regrettent que nos pères n’aient pas eu que des filles.” Avec E’dy, le presque frère, Sabrina veut quitter les “Terrains”. Une obsession qui hante nombre de personnages du récit : partir au plus vite, foutre le camp en essayant de ne pas se retourner. Mais pour E’dy, la rupture est déjà entamée : “Aujourd’hui je suis comme un étranger pour vous”, confie-t-il à sa mère.

La structure polyphonique du récit va crescendo. La peur monte. Un drame s’annonce tandis que les préparatifs des départs-ruptures s’accroissent. Les craintes croissent à mesure que les effectifs policiers augmentent. L’air devient irrespirable, étouffant. Quand éclatent “les événements”, c’est une armée

d’hommes en armes qui déboule. “Il y a la guerre. [...] Nous voilà sur le point d’être tout à fait détachés de vous”, dit Hélène, la mère de Sabrina. Excessive, Tassadit Imache ? Excessivement intransigeante ? Peut-être. Mais ici réside la liberté de création. Et, derrière ce monde où la colère et la rage sont contenues, couve aussi l’espoir.

M. H.

AUTOBIOGRAPHIE

Christine Daure-Serfaty
Lettre du Maroc
 Stock. 2000.
 160 p., 89 F

➤ Septembre 1999. Abraham Serfaty et sa femme Christine Daure-Serfaty rentrent au Maroc. Le plus célèbre opposant au monarque Hassan II revient après “quinze mois au *Derb Moulay Chérif, le centre de torture de Casablanca, dix-sept ans de prison à Kenitra, huit ans de bannissement en France*”. Sa compagne a derrière elle des années de combat, pour son mari mais aussi pour dénoncer le régime marocain et faire connaître au monde l’horreur de ses prisons, à commencer par le bagne de Tazmamart, qui serait resté longtemps secret n’eût été le courage de Christine Daure-Serfaty. En préface, Edwy Plenel raconte comment est né le livre *Notre ami le roi*, de Gilles Perrault, et ce qu’il

doit aux informations fournies par l'opposante marocaine.

Il y a deux lectures possibles de cette *Lettre du Maroc*. Il y a d'abord le retour de ces deux "héros", comme l'écrit Edwy Plenel. C. Daure-Serfaty revient sur l'engagement et le courage des "années de plomb". Le sien, celui de son mari mais aussi celui des Marocains, morts ou survivants du régime de Hassan II. Les retrouvailles avec d'anciens détenus, avec des hommes et des femmes qui, refusant de plier sous le joug royal, ont connu l'humiliation, l'interne-ment, la torture, sont toujours émouvantes. Le récit est sobre, mesuré. Il veut dire simplement le passé, ce triste et douloureux passé : "Nous avions tous peur en ce temps-là." Les mots se suffisent à eux-mêmes pour exprimer, sans effet de style ni description dithyrambique, dire l'héroïsme de ceux qui ont eu le cran de dire non : "Ces hommes-là [et ces femmes], je le pense profondément, sont une chance pour leurs enfants, une richesse pour leur pays, ils sont le sel de la terre...". Ce passé, si proche et déjà si lointain, est au cœur de l'actualité marocaine : "Que faire du passé, en fait, de ce passé qui à la fois date d'hier, mais a quarante d'âge derrière lui, dont les victimes sont là, avec nous, qui croisent dans la rue leurs bourreaux ?"

L'autre lecture de cette Lettre

porte justement sur la description d'un pays retrouvé et les incertitudes quant à sa démocratisation. Christine cite un ami espagnol : "Dans mon pays, la démocratisation s'est faite en cascade. Ici, c'est du goutte-à-goutte..." On la devine plus circonspecte qu'Abraham. Certes, le Maroc change, il retrouve sa liberté de parole, le retour des exilés politiques s'accélère. La question des disparus n'est plus taboue, certains se battent pour la reconnaissance de leurs droits, des réformes sont en cours, une commission d'indemnisation pour les victimes de la détention arbitraire a vu le jour. Le tout-puissant ministre de l'Intérieur, Driss Basri – qui continue de sévir au sein de l'université marocaine, où il enseigne le... droit –, a été limogé le 9 novembre 1999 et son "système", démantelé. Si le changement ne vient pas assez vite, c'est que la volonté royale doit composer avec les lourdeurs et les blocages du Makhzen, "ce noyau central du pouvoir despotique et de l'insolente richesse, porte toujours sur lui l'image sombre des décennies de plomb."

Mais la situation sociale et économique est à maints égards catastrophiques – comme le rappelle un récent rapport de la Banque mondiale. C. Daure-Serfaty dit la pauvreté, la misère héréditaire, le chômage qui n'épargne pas les diplômés de

l'université, dans ce pays où la soumission et les liens familiaux passent avant les compétences. Elle insiste sur le sort des femmes pauvres, répudiées, mère célibataires souvent condamnées à la prostitution, sur l'antisémitisme diffus ou le racisme anti-Noirs à peine caché. La popularité du roi auprès des déshérités sera-t-elle suffisante pour enrayer la montée d'un islamisme de plus en plus entreprenant ? La société civile, si dynamique aujourd'hui, pourra-t-elle s'opposer à ceux qui se sont dressés contre le Projet d'action nationale pour l'intégration de la femme au développement ? C. Daure-Serfaty ne cache pas non plus ses doutes face à la persistance de certaines vieilles habitudes policières et des pratiques de l'ombre...

Dans ce panorama marocain, il est peut-être regrettable que l'auteur n'aborde pas (ou si peu) la question, toujours délicate pour ne pas dire taboue, du Sahara occidental et de la tension qui caractérise à nouveau les relations avec le voisin algérien. Mais cette lettre n'a pas prétention à l'exhaustivité. "Des mots tournent dans ma tête depuis des jours, autour de l'espérance, autour de l'inquiétude." Ce sont ces mots que, en toute simplicité, Christine Daure-Serfaty nous adresse.

M. H.

SOCIOLOGIE

Agnès Villechaise-Dupont

Amère banlieue.

Les gens des grands ensembles

Grasset-Le Monde, 2000.

329 p., 135 F

➤ Agnès Villechaise-Dupont publie ici les résultats d'une enquête comparative qu'elle a menée sur deux sites accueillant des populations précarisées : le quartier des Hauts-de-Garonne, sur la rive droite bordelaise, et l'ancien quartier populaire Saint-Michel, au centre-ville de Bordeaux. Appuyant sa démonstration sur des témoignages variés, elle montre que les faits comme les existences ne peuvent être réduits à des interprétations univoques ou à des grilles de lecture par trop simplificatrices et dépréciatives. Elle incite les responsables politiques et autres élus à mieux écouter les femmes et les hommes des grands ensembles, à en faire les partenaires et les acteurs des mesures à prendre pour éviter la déréliction de la banlieue et de ses habitants.

Pour l'auteur, les habitants des Hauts-de-Garonne ne sont pas porteurs d'une culture populaire ; ils n'appartiennent pas à la classe ouvrière mais plutôt à ce qu'elle nomme les "*catégories moyennes paupérisées*". Définies non pas d'après leur

position dans le processus de production, mais selon "*la réalisation d'un certain niveau de vie*", ces catégories moyennes constitueraient un groupe hétérogène comprenant aussi bien des employés, des ouvriers qualifiés que des indépendants. A. Villechaise-Dupont a certes rencontré des gens victimes de l'exclusion économique, mais qui ont en commun avec les autres catégories moyennes – virtuellement du moins – des aspirations et des modèles. L'écart, la "*discordance*" entre cette intégration culturelle dans la société de consommation et le "*défait d'intégration économique*" génèrent frustrations, dévalorisation et amertume. L'impossibilité de voir émerger une contestation collective et un contre-modèle culturel conduit au repli sur la sphère privée, unique attitude de résistance. "*C'est bien dans cette absence d'identité collective, dans ce défaut d'appartenance, que peut se révéler un principe commun à même de définir les populations des grands ensembles urbains aujourd'hui*", estime l'auteur.

Voilà toute la différence entre les habitants de cette périphérie et ceux du quartier Saint-Michel. Vivre ici n'est pas perçu

comme dégradant ou infamant, ni comme le résultat d'une sanction sociale. Il est de bon ton de le revendiquer et de mettre en avant la beauté du quartier, son histoire, sa mémoire, sa tradition d'accueil et même sa diversité culturelle – des cultures qui s'y côtoient plus qu'elles ne se mêlent –, donnant à ses rues et ses places une tonalité colorée et, pour certains, un parfum d'exotisme socioculturel. Malgré les profondes transformations qui, en quinze ans, ont modifié le quartier, malgré les tensions qui y existent aussi, vivre à Saint-Michel procure une identité valorisante. À l'investissement de l'espace public, qui offre ici le cadre d'une "*sociabilité de proximité très dense*", s'oppose le repli sur la sphère privée aux Hauts-de-Garonne, la volonté



de se démarquer d'un voisinage d'autant plus méprisé qu'il reflète son propre sentiment d'échec.

Cette "individualisation" des "catégories moyennes paupérisées" comme seule réponse tactique porte en elle les dangers d'une "fragmentation", d'une "désaffiliation" avec le reste du corps social. D'une manière générale, subissant une autre forme de dépendance, les habitants des cités reprendraient le discours que le monde extérieur leur renvoie, avec pour critères récurrents l'insécurité, le chômage et l'immigration. Ils intégreraient même ces jugements de valeur qui les présentent comme passifs, assistés, voire comme des "cas sociaux". L'habitant des cités "se voit ainsi dépossédé de ses propres capacités cognitives : on lui dit l'horreur de l'endroit où il habite, et il subit ce discours". Convaincue que "les caractéristiques objectives de ces espaces sont sans doute moins importantes que le regard porté sur eux...", l'auteur invite "à encourager les timides et fragiles velléités identitaires observées en particulier chez les jeunes et les immigrés dans la cité, tout en évitant une dérive ségrégative qui réaliserait la vision pour l'instant fantasmatique de la banlieue comme "monde à part" à l'image du ghetto américain".

Si de telles mesures peuvent sans doute permettre de "relativiser le sentiment de l'échec", elles peuvent aussi, et cela n'échappe pas à l'auteur, s'apparenter à l'administration d'un placebo dès lors que les causes réelles de l'échec demeurent : exclusion, chômage, précarité. Mais, reprenant à son compte les analyses présentées entre autres par Françoise Gaspard et Farhad Khosrokhavar dans *Le foulard et la République* (La Découverte, 1995), A. Villechaise-Dupont présente ce qu'elle appelle, par un doux euphémisme, l'adhésion à un islam "très critique" comme une provocation volontaire des intéressés à l'exclusion dont ils seraient victimes. Tout cela ne serait qu'une "rébellion douce, qui n'est pas détachable d'une volonté d'intégration". Sur cette question, l'enquête, plus large et sur bien des aspects plus pointue, menée à Dreux par Michèle Tribalat (cf. *H&M* n° 1225) parvenait à des conclusions bien moins optimistes et valorisait chez les jeunes des mobilisations et des contestations plus "citoyennes".

L'auteur, en conclusion, ne cache pas les risques de dérives vers un "repli désabusé et hostile sur des communautés devenues fermées et intolérantes". Mais son relatif optimisme fera bondir ceux qui demeurent fermes face à l'instrumentali-

sation des identités ou même, refusant de jouer avec le feu, maintiennent la même fermeté face à ce qui ne serait encore qu'une tendance "douce" au repli sur des comportements ou des valeurs rattachées à un islam "très critique".

M. H.

Philippe Bonnin et Roselyne de Villanova (dir.)

D'une maison l'autre.
Domus, systèmes d'habitat
et résidence multiple
Créaphis. 1999. 384 p..
175 F

➤ Cet ouvrage collectif au titre volontairement ambigu rassemble les contributions de dix-sept auteurs. Il y est question, justement, de renverser la perspective dichotomique dans laquelle le "bon sens" a enfermé la problématique abordée : à chaque ménage correspond une résidence, et la pluralité de celles-ci impliquerait une hiérarchie entre "principale" et "secondaire", les critères étant la durée d'occupation des lieux au cours de l'année et l'importance de l'investissement économique. Cette diversité du patrimoine immobilier, à l'origine privilège des classes aisées, s'est démocratisée, s'étendant à une part croissante de la population. Dans le cas des populations immigrées, dont l'important pourcentage de propriétaires

dans les pays d'origine s'inscrirait dans la logique de l'aménagement du projet de retour définitif (non dépourvu de liens indirects avec une sorte de *pot-latch* qui se traduirait par une extension continue des lieux bâtis), la hiérarchie entre "principale" et "secondaire" repose sur une distinction d'ordre affectif et un besoin de reconnaissance sociale, tous deux éloignés de la seule interprétation économique. Or, il s'avère que de plus en plus d'immigrés, en plus d'une maison dans le pays d'origine, acquièrent un autre logement dans le pays d'accueil.

Faut-il y voir une évolution, corrélatrice à l'intégration de ces populations, dans laquelle la "maison de rêve" serait condamnée à devenir un simple lieu de villégiature estivale ? C'est ainsi que, de "principale", cette résidence serait en passe de devenir "secondaire", à l'instar de ce qui se vérifierait pour les provinciaux vivant à Paris et ayant "fait bâtir" dans leur région d'origine. Nous assisterions donc à une "normalisation" des ces populations, rassurante et politiquement correcte, qui ne ferait que confirmer le bien-fondé de la dichotomie entre résidence principale et secondaire, entendue comme une hiérarchie de la durée du séjour, mais aussi selon un ordre décroissant d'importance aussi

bien économique qu'affective. C'est précisément ce manichéisme réducteur que le livre remet en question. La mise en commun des recherches et de la réflexion de scientifiques reconnus, issus d'horizons habituellement compartimentés, fait surgir des concepts tels que dédoublement de la résidence, ubiquité résidentielle et investissement paradoxal – concepts étayés par des résultats d'enquête – et en permettent une lecture plus nuancée, complète, et pertinente. Ainsi, *"la logique résidentielle est plus affaire de familles que de ménages, et mobilise souvent plusieurs générations"*; autrement dit, la lecture synchronique à laquelle nous sommes habitués, se basant sur des repères "objectifs" simplifiés, occulte aussi bien la profondeur de la problématique que sa richesse, et rend invisibles des conduites, apparemment incohérentes, sur le plan économique. La notion même de résidence apparaît comme beaucoup trop réductrice pour correspondre à tout l'investissement économique, certes, mais aussi affectif et symbolique : le concept de *domus* serait ainsi mieux adapté, quoique à reconstruire dans le cadre d'une socio-anthropologie de l'habitation : *"La domus est cette entité tricéphale, composée du groupe domestique –*

la maisonnée –, de son espace résidentiel – principalement la maison matérielle –, et de l'ensemble de ses ressources."

Dans cette nouvelle grille de lecture, les immigrés deviennent des "migrés" et, pour une fois, on s'abstient de résumer à leur seule nationalité les divers paramètres, dont la distance séparant leur lieu de naissance et leur lieu de résidence. Ils apparaissent comme des individus à part entière, et non des personnes infantilisées dont l'incohérence de la conduite serait déterminée par une sorte de péché originel, celui du départ, aggravé par un fantasmatique retour. Divers articles se réfèrent ainsi aux populations immigrées portugaise, marocaine, tunisienne, algérienne, et à la communauté grecque d'Istanbul.

D. Arbonville et C. Bonvallet, présentant les résultats de l'enquête "Logement" de 1992, ne se cantonnent pas à un seul axe de recherche et analysent la propriété selon divers paramètres : famille et accumulation, âge, urbanisation, hiérarchie socio-professionnelle et nationalité. C. Leite, avec son article sur les "Femmes et enjeux familiaux de la double résidence", dépasse la sociologie des Portugais et constitue une contribution à l'anthropologie de la famille expatriée, dans le cadre de la double résidence. D'autres



N° 1228 - Novembre-décembre 2000 - **152**

.....
PUB
.....

contributions démontrent l'évidence de la dimension anthropologique, dépassant les caractéristiques de chacun des groupes, notamment celles de C. Bonnette-Lucas, de B. Mazérat et de R. Bonnain. Jean Rémy, dans la postface, repositionne quant à lui de manière aussi claire que complète cette problématique, démontrant que la perception d'un "fait social" requiert la mise en commun des démarches et grilles de lecture spécifiques, si l'on cherche à approcher le comportement des groupes humains dans toute leur étendue.

Jorge de Portugal Branco

HISTOIRE

Yvan Gastaut

**L'immigration et l'opinion
publique en France**

sous la V^e République

Seuil, 2000, 640 p., 180 F

➤ Voilà un outil indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'immigration, à cette part de la société française demeurée à part. Plus de 600 pages serrées, une masse impressionnante de documents passés au crible, parmi lesquels l'écrit est prépondérant. L'ouvrage, qui explore les quarante dernières années, commence avec le 17 octobre 1961 et s'achève sur l'affaire des foulards. Il analyse avec minutie les courants d'opinion, en faisant un sort parti-

culier à la xénophobie et au Front national, en s'interrogeant sur les faiblesses de l'antiracisme. Quelles sont les attitudes des divers groupes sociaux ? Quelles évolutions se dessinent durant cette période, à travers les crimes racistes, les péripéties électorales, les sondages d'opinion, les crises comme celle de 1973... ?

Va-t-on vers plus ou moins de racisme ? Yvan Gastaut hésite à proposer le sens de ces évolutions. Qui pourrait, d'ailleurs, répondre à cette question, tant les indicateurs sont contradictoires et les situations mouvantes, comme le souligne l'auteur. Ainsi, l'optimisme – de commande ? – affiché sur la quatrième de couverture ne correspond pas aux conclusions nuancées de l'ouvrage ! Certes, le paroxysme de la guerre d'Algérie et de 1973 ne sont pas répétés. Certes, le Front national a imposé (plus sous le poids de ses contradictions que sous les coups portés par la gauche). Il n'en reste pas moins que le racisme est l'une des composantes essentielles de notre culture, qu'il en est l'une des faces, dont il faut prendre la mesure pour mieux le combattre. De l'Autriche à la Belgique, l'extrême droite fait ouvertement campagne sur des bases xénophobes et obtient des scores électo-

raux impressionnants. On en est réduit à se satisfaire de ce que, en Suisse, un peu moins de la moitié des voix "seulement" réclame une fermeture des frontières, fermeture impossible au demeurant. Une ligne de faille Nord-Sud sépare à notre époque les sociétés.

C'est là que l'ouvrage suscite des regrets : trop empêtré dans les controverses opposant les tenants du modèle dit "républicain" (comme si les autres n'étaient pas républicains, et comme si les Républiques I, II, III, IV et V étaient identiques) aux tenants des différences sans ancrages ni rivages, dans les polémiques excessives entre les champions des deux camps, Yvan Gastaut sacrifie une réflexion autrement plus importante sur les ressorts du racisme. Peut-être, au demeurant, faut-il renouveler les problématiques et s'interroger sur



les tensions interethniques, qui se présentent de manière particulièrement complexe et demeurent non étudiées. Mais ce regret n'enlève rien à l'apport considérable de ce travail généreux, dans tous les sens du terme.

Claude Liauzu

Mogniss H. Abdallah
et le réseau No Pasaran
J'y suis, j'y reste !
Les luttes de l'immigration
en France depuis
les années soixante
Éditions Reflex. 2000.
160 p., 45 F

➤ De 1968 (on clama alors aussi "*Nous sommes tous des étrangers*") au mouvement des sans-papiers des années quatre-vingt-dix, en passant par les "folles de la place Vendôme", l'avènement des "Beurs" en 1983, etc., ce livre retrace une histoire peu abordée par ailleurs, celle des luttes de l'immigration depuis que celle-ci est une composante à part entière de la société française. Précisons qu'il est tiré d'un article sur le mouvement des sans-papiers, commandé pour la campagne "Kein Mensch ist illegal" (aucun homme n'est illégal) en Allemagne. Le texte premier est paru dans un ouvrage collectif européen, *Ohne Papiere in Europa* (Berlin-Hamburg, 2000). La version française en a été développée et

complétée. En dernière partie de l'ouvrage, la commission Immigration du réseau No Pasaran présente son action et ses réflexions en matière de luttes pour les sans-papiers (la question de l'autonomie du mouvement, le paradoxe des régularisations globales ou au cas par cas, les rapports avec la "gauche plurielle"...)

J'y suis, j'y reste ! constitue un guide à travers les actions, les lois et les époques – plus ou moins troubles : on y retrouve la grève générale contre le racisme de 1973 (alors que la "chasse aux Arabes" était en vogue dans le Sud), les mouvements dans les foyers Sonacotra (un chapitre leur est consacré)... On y voit comment les immigrés ont constamment fait l'objet de tentatives de mise sous tutelle (par les syndicats, par l'Église, par les États d'origine...). On se souvient qu'ils ont parfois bénéficié d'élans de solidarité populaire (les rapports entre Français et immigrés font l'objet d'une analyse tout au long de l'ouvrage). Les gouvernements et leurs approches diverses de la question de l'immigration sont passés en revue. Les différents mouvements et associations sont exposés avec leurs tensions internes et parfois avec un certain mordant (SOS Racisme est épinglée en tant qu'émanation mitterrandienne utilisée pour

transformer le "pote", "*par un spectaculaire retournement de situation, [en] spectateur passif d'un enjeu politique franco-français*"). Quant aux nombreuses grèves de la faim qui ont émaillé ces luttes depuis les années soixante-dix, elles apparaissent, au fil des pages, comme une expression essentielle et tragique des revendications : le corps, ultime possession de l'individu et dernier moyen de pression...

Bien sûr, on pourra regretter que certains événements ou périodes soient abordés un peu trop rapidement ; le livre laisse parfois le lecteur sur sa faim, voire un peu perplexe. Mais il s'agit là d'un "rapport d'étape", indique l'auteur, qui est en passe d'être encore enrichi. D'autre part, le fait qu'il a été écrit par des gens de convictions, qui ont participé à certaines actions et à certains mouvements, est par-

fois gênant. Mais c'est en même temps l'un des intérêts de ce *J'y suis, j'y reste !* que de n'être pas fait seulement d'informations collectées du fond d'un bureau et froidement rassemblées. Il a le mérite d'être une histoire de l'immigration du point de vue de l'intérieur, justement, et non d'un point de vue "objectif" économique ou social. Et, de par un style journalistique abordable, un format "poche" et un prix non moins abordable, de mettre cette histoire à la portée d'un public étendu.

Marie-Pierre Garrigues

MÉMOIRE

Les migrations "coloniales", en expositions et en publications

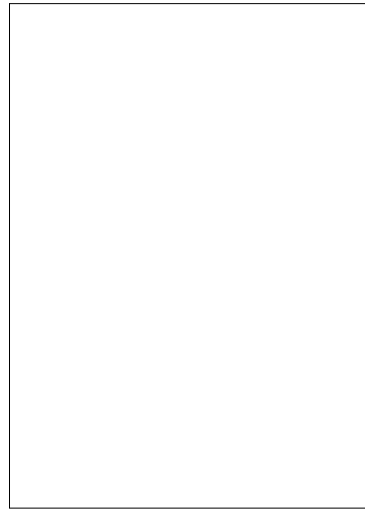
➤ Depuis une quinzaine d'années et dans toute l'Europe, ce sont généralement des historiens qui sont à l'origine des actions pédagogiques d'envergure, des colloques et expositions sur les thématiques de l'immigration et de la colonisation. On peut citer, sous l'impulsion de Jean-Barthélemy Debost à Nanterre en 1984, l'exposition "Les Noirs, têtes d'affiches", puis, à Bruxelles en 1985, sous l'égide de Jean-Pierre Jacquemin, "Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belges". En France, en 1985, la revue *Vingtième siècle* publie, dans son n° 7 de juillet-septembre, un dossier

intitulé "Étrangers, immigrés, français". Un an plus tard, le Cefisem de Paris (Centre de formation et d'information pour la scolarité des enfants de migrants), organisme rattaché à l'École normale d'instituteurs, organise un stage interne sur l'histoire des migrations, qui sera publié dans *H&M* en 1988 (n° 1114) sous le titre "L'immigration dans l'histoire nationale". Mais l'initiative la plus marquante de ces années-là reste l'exposition "Négripub", présentée en 1987 à la bibliothèque Forney à Paris (puis l'itinérance qui a suivi), et son incontournable catalogue (*Négripub. L'image des Noirs dans la publicité*, réédité en 1994 par Somogy, Paris).

En 1989, Felix de Roy, collectionneur plus qu'historien, présente sa fabuleuse collection à Amsterdam, "White on Black". En septembre de la même année, le magazine *Textes et documents pour la classe* (TDC), destiné aux enseignants et édité par le Centre national de documentation pédagogique (CNDP), publie un dossier intitulé "150 ans d'immigration". En 1989 toujours, dans le cadre du bicentenaire de la Révolution française, l'association Génériques monte à Marseille, au Centre Bourse, l'exposition

"France des étrangers, France des libertés. Presse et mémoire" (catalogue édité en 1990 par Mémoire Génériques-Éditions ouvrières, Paris), sur l'histoire des communautés immigrées au travers de leurs journaux depuis le XIX^e siècle. L'exposition sera reprise en 1990 à l'Arche de la Défense, à Paris. Le mouvement est lancé.

L'année 1990 marque un tournant majeur : en Belgique, avec une démarche collective et le lancement du programme "Le Noir du Blanc", qui sera présenté à Bruxelles l'année suivante et proposera l'ouvrage de référence *Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, fantasmes à propos des Noirs dans le royaume de Belgique*, (Bruxelles, CEC-Le Noir du Blanc/Witover Zwart, 1991). En France, avec la création par un groupe de jeunes historiens, chercheurs à l'université Paris-I (Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Armelle Chatelier, Yann Holo,



Ghislaine Mathy, Jean-Barthélemi Debost...) de l'Achac (Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine), pour fédérer les initiatives concernant la mémoire coloniale et l'histoire de l'immigration à l'échelon européen. C'est sous les auspices de l'Achac qu'est organisé, au début de l'année 1993, le premier colloque sur la question, à la Bibliothèque nationale, puis l'exposition "Images et Colonies", présentée en octobre 1993 aux Invalides, et dont le catalogue éponyme sera la même année l'objet d'une coédition BDIC-Achac. "Images et colonies" sera présentée dans plus de vingt-cinq pays dans le monde, sans parler des programmes déclinés dans plusieurs pays européens sous l'égide de l'association ("Miroirs d'Empires" en Belgique, "Imagini e Coloni" en Italie, "Images et Colonies" au Portugal...).

Dans le prolongement de ces initiatives sont organisés, en 1994, l'exposition "L'appel à l'Afrique", sur l'imaginaire des tirailleurs, présentée dans toute l'Afrique de l'Ouest, et le festival-colloque du film colonial "Maghreb et Afrique noire au regard du cinéma colonial" (Institut du monde arabe).

Dans la même veine, il faut également signaler les colloques "Scènes et types" (Marseille, 1995) et "De l'indigène à l'immigré" (Bruxelles-Lille, 1997). Le premier donnera naissance à un ouvrage collectif (*L'Autre et nous. "Scènes et types"*), publié en 1995 aux éditions Syros. Le second inspirera, entre autres, un numéro de *H&M* ("Imaginaire colonial, figures de l'immigré", n° 1207, mai-juin 1997) et un volume de la collection "Découvertes" (*De l'indigène à l'immigré*) chez Gallimard en 1998. L'année suivante, une nouvelle association, Images et mémoire, est créée à l'initiative de collectionneurs de cartes postales et de quelques universitaires dans une perspective plus "conservatrice" de la mémoire du passé colonial français.

Les démarches pédagogiques se succèdent au début des années quatre-vingt-dix : en 1992, le musée de l'Homme présente "Tous parents, tous différents";

Éric Deroo organise à Paris l'exposition "Aux Colonies" ; le musée d'Histoire contemporaine propose, aux Invalides, "La France en guerre d'Algérie", de Laurent Gervereau (catalogue édité par la BDIC en 1992), puis, six ans plus tard, "Toute la France. Histoire de l'immigration en France au XX^e siècle" (catalogue édité par Somogy en 1998). En lien avec l'Union européenne et la Ligue de l'enseignement, un programme pédagogique, "Images et colonies", basé sur une exposition de vingt panneaux et une mallette pour les scolaires, est diffusé à plus de cent-vingt exemplaires dans le monde entre 1994 et 1999. Il faut aussi signaler *Images de l'Afrique et des Africains en France*, brochure éditée par Francis Arzalier en 1994 au Centre national de documentation pédagogique (CNDP), ainsi qu'une livraison de *Textes et documents pour la classe* (TDC) consacrée à "L'apogée de l'empire colonial français", sous la direction de Pascal Blanchard (1996). En 1995, un kit pédagogique à destination des enseignants, "Tous différents, tous égaux", est édité sous l'égide du Conseil de l'Europe.

De même, on ne peut oublier les trois ouvrages édités en 1997 chez Syros par l'association Au nom de la mémoire, sur *Un siècle d'immigration en France* et l'exposition (sur le

même principe que le kit pédagogique réalisé par l'Achac en 1994) diffusée par la suite dans toute la France. Enfin, 1999 a vu l'aboutissement d'un travail de longue haleine, sous la forme d'une coédition de l'association Génériques et des Archives de France : *Les étrangers en France. Guide des sources d'archives publiques et privées* ; ce monumental répertoire en trois tomes constitue d'ores et déjà un outil précieux pour les historiens des migrations, qu'elles soient issues de l'ancien Empire français ou d'ailleurs.

Au niveau régional ou local, des expositions de plus en plus nombreuses retracent le passé d'une commune ou d'un département à la lumière des vagues migratoires qui les ont peuplés. En fait, les initiatives se multiplient

depuis quelques années, au point qu'il est devenu impossible de les citer toutes et qu'il serait injuste de n'en citer que quelques unes. Car en quinze ans, depuis l'exposition "Les Noirs, têtes d'affiches", les historiens, professionnels ou "du dimanche", pour reprendre l'expression de Philippe Ariès, ont largement contribué à l'étude de ces questions. Leur travail s'est diffusé dans le monde scolaire, même si l'enseignement n'a pas toujours relayé de façon active ces initiatives.

En tout état de cause, il faut rappeler que la grande majorité de ces projets sont d'abord le fruit d'historiens qui, à contre-courant des programmes de recherches officiels et en s'appuyant sur des structures qui se sont engagées (Ligue de l'enseignement, musée d'Histoire

contemporaine, bibliothèque Forney, Achac, Génériques, Au nom de la mémoire...) et ont mis en œuvre de vastes projets de recherche et des expositions, alors que les institutions publiques n'y était guère favorables. Car même si le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (Fas) n'a pas manqué de soutenir nombre d'actions signalées ici, un engagement volontariste de l'État tout entier continue à faire défaut. Un seul exemple : il n'y a toujours pas, en France, de musée sur l'immigration, ni de musée sur l'histoire de la colonisation... Autant dire que l'État est à ce niveau très en retard sur les initiatives individuelles et citoyennes.

*Pascal Blanchard
et Philippe Dewitte*

Retrouvez *Hommes & Migrations* sur la toile :

www.adri.fr/hm

- Tout sur l'édition et la rédaction de *H&M* et sur le Gip (Groupement d'intérêt public) Adri.
- L'historique de la revue, depuis la création des *Cahiers Nord-Africains* en 1950 et son changement de nom en 1965.
- Les sommaires des derniers numéros.
 - Les archives de la revue.
 - Les dessins de Gaüzère.